

La moisson attendait

À la fin de toute guerre, il y a fatalement des centaines de jeunes gens qui trouvent les occupations du temps de paix trop assommantes pour leur soif d'aventures. C'était peut-être encore plus vrai à la fin de la guerre civile¹ qu'à n'importe quelle autre époque. Je me souviens de comment je me sentais. J'étais excité.

J'en voulais. Heureusement pour nous, on avait à l'époque ce que vous n'avez plus aujourd'hui : on avait une frontière à conquérir. C'était un très bon substitut à la guerre.

Les vieux trappeurs qui faisaient reluire les cuivres des bars dans les saloons miteux à force d'y rester collés disaient que, sur cette frontière, il y avait, littéralement, des millions de buffalos. Et ils n'appartenaient à personne. Si tu les tuais, ce qu'ils rapportaient était à toi. C'était de l'or sur pattes, disaient les anciens, et un jeune gars qui avait des tripes et de la jugeote pouvait faire fortune.

J'ai appris depuis qu'il y a jamais eu un seul buffalo sur le continent américain. Ça m'inquiétait pas beaucoup, en 1872, que l'animal que je traquais soit pas un buffalo, mais un bison. C'était du pareil au même. Ça marchait. Ça avait du cuir. Ce cuir c'était de l'argent. J'étais jeune, 22 ans. Je savais tirer. J'aimais bien chasser. J'avais besoin

1. La guerre de Sécession (1861-1865).

d'aventures. Et voilà. Vous n'auriez pas fait la même chose à ma place ?

Pour l'histoire, laissez-moi clarifier la différence entre un buffalo et un bison ; c'est pas que ça importe beaucoup, mais juste pour l'histoire, vous voyez ?

Un bison se définit comme « un grand animal bovin à longue crinière ayant le poil court et de lourdes et fortes pattes de devant ». Un buffalo, c'est un cerf africain, ou le buffle d'eau apprivoisé des Indes.

Je sais que c'est couper les cheveux en quatre de faire toute une histoire de tout ça, mais ça gardera les puristes à leur place si je dis que je connais la différence.

À l'époque, je la savais pas. Tout ce que je savais, c'est qu'il y avait des millions d'animaux sauvages en liberté dans les plaines et que j'avais besoin d'argent.

Personne n'est arrivé à savoir exactement combien y en avait qui vagabondaient dans les pâturages, et personne y arrivera jamais. J'ai vu passer des estimations qui allaient jusqu'à 20 millions. C'est peut-être un peu trop. Plus tard, je vous donnerai une statistique sur le nombre de tués. Tout ce que je savais, comme n'importe quel autre jeune chasseur de buffalos le savait aussi, c'est qu'il y avait beaucoup de buffalos et qu'ils étaient tout à nous pour le dépeçage.

Mais n'allez pas croire, quand même, que parce qu'il y avait autant de buffalos c'était facile de les chasser et de les tuer. C'étaient des bêtes brutes, méfiantes, et qui avaient tendance à paniquer et à se débânder si on les effrayait. Presque n'importe quoi pouvait déclencher une débâdade. Une fois, j'ai vu une vieille vache qui broutait tranquillement se mettre en tête qu'elle avait été effrayée par quelque chose. Elle a commencé à galoper. Aussitôt, plusieurs milliers de buffalos se sont mis à courir avec elle, sans savoir pourquoi, sans savoir vers où.

Les premiers chasseurs avaient l'habitude de courir les

buffalos sur leurs chevaux, suivant l'exemple des Indiens, qui chassaient toujours comme ça. C'était marrant. Mais ça rapportait pas. Alors un génie anonyme a découvert la manière professionnelle de moissonner le buffalo. La première manière était appelée la *running method*, la manière professionnelle a été baptisée la *stand method* – et je crois que ces appellations les décrivent toutes les deux parfaitement.

Nous les professionnels, on courait jamais le buffalo, mais on s'appelait nous-mêmes les « coureurs de buffalos », jamais les « chasseurs ». Et on a fondé notre succès sur un petit truc typique de la nature du buffalo. On s'est fondé sur la stupidité colossale du buffalo, sans aucun doute l'animal sauvage le plus bête du monde. La Nature n'a pourvu le buffalo de pratiquement aucun moyen de défense. Sa vue était faible. Son ouïe valait pas mieux. Et son odorat était limité. Il avait la disposition, pour citer Robert Louis Stevenson parlant d'un chien à lui, d'un « mouton apprivoisé ». Il ne cherchait pas ou ne pouvait pas combattre, et toutes les images que vous voyez d'un buffalo qui se retourne contre son chasseur sont de la blague pure. Tout ce qu'il pouvait faire, comme je vous l'ai dit, c'était courir.

En plus de l'incapacité à se défendre, le buffalo avait un instinct de troupeau particulier qui, pour un homme qui savait s'y prendre, en facilitait la récolte. Vous vous rappelez ce que vous avez lu sur ces troupeaux de millions de têtes qui progressent en masses compactes capables de stopper des trains et des chariots ? Bien sûr, le troupeau, cette masse immense d'animaux, se doit d'être sous la conduite d'un vieux taureau trottant sereinement en tête, qui donne ses ordres et qui exige une obéissance complète et instantanée. C'est pas ce genre d'image que vous avez en tête ?

Hé ben oubliez tout ça vite fait, parce que la vérité c'est que j'ai jamais vu de troupeaux de buffalos comptant plus de 200 bêtes, et la plupart en avaient beaucoup moins. La

plupart des troupeaux allaient de trois à soixante bêtes, avec une moyenne autour de quinze.

C'est en petits troupeaux comme ça que les buffalos se déplaçaient et pâturaient, dispersés dans les plaines, mais chacun à l'écart des autres troupeaux. S'ils se débandaient, ils se regroupaient et chargeaient en un vaste troupeau compact. Mais une fois leur frayeur passée, les petits troupeaux particuliers se séparaient de nouveau.

Gardez bien ces petits troupeaux en tête : ils étaient importants pour nos chasses ; en fait, nos attaques reposaient sur eux.

Que je vous dise comment. À la tête de chacun de ces troupeaux, il y avait son chef. Mais ce chef, c'était pas un vieux taureau courageux, bien décidé à gouverner l'univers entier. C'était même pas un taureau du tout. C'était une vache. Une vieille vache sagace qui s'était imposée comme chef par sa propre volonté. La société des buffalos, voyez-vous, c'était un matriarcat, et la vache était la reine. Où qu'elle aille, les autres, même les gros taureaux qui auraient pourtant dû savoir faire autre chose que de suivre une femelle, allaient aussi. Quand elle se débinait, ils se débandaient. Quand elle était dans la panade, les autres ne savaient plus quoi faire. Notre boulot comme coureurs, c'était de la mettre dans la mouise aussi vite que possible. Après, le reste était facile.

Mais je vais trop vite, et je vais maintenant vous dire comment on conduisait la vieille vache et les petits troupeaux à leur perte.

Le buffalo était natif de la région des plaines de l'Ouest, et il y avait deux grands troupeaux, celui du Nord et celui du Sud. Il n'y avait pas de ligne de démarcation stricte entre eux, et ils se mélangeaient souvent. Mais en règle générale, le troupeau du Nord restait dans le Nord et celui du Sud occupait globalement les régions du Sud.

Si vous regardez une carte de la moitié ouest des États-

Unis, je peux y indiquer les pistes des buffalos. Aujourd'hui, elles passent par les deux Dakotas, le Montana et le nord du Wyoming, où errait le troupeau du Nord, et par le Nebraska, le Kansas, l'Oklahoma, certaines parties du Texas, le Colorado et le sud du Wyoming pour le troupeau du Sud.

Le buffalo était un animal migrateur sur une petite amplitude. Il suivait tout simplement les pâturages, « suivre les pâturages » comme disaient les coureurs, qu'étaient pas des puristes ou des premiers de la classe en anglais, et on trouvait en général les troupeaux le long des lits des cours d'eau de l'Ouest, le Brazos, la Red, la Powder, la Republican et autres rivières.

La course au buffalo en tant que business a commencé autour de 1870; je m'y suis mis en 1872, quand le carnage battait son plein. L'Ouest tout entier est devenu fou des buffalos. C'était comme une ruée vers l'or ou vers l'uranium. Des types abandonnaient leur boulot, leurs affaires, femmes et enfants et leurs projets pour participer à la course au buffalo. Ils vendaient ce qu'ils avaient et ils mettaient l'argent dans de l'équipement, des chariots, du matériel de campement, des fusils et des munitions. Pas besoin de vous dire que j'ai fait la même chose. Et pourquoi pas? On avait dénombré des millions de bêtes – des centaines de millions, qu'on se persuadait nous-mêmes. Leur peau valait deux ou trois dollars pièce, ce qui faisait beaucoup d'argent en 1872. Et tout ce qu'on avait à faire, c'était d'enlever leur peau à ceux qui la portaient. C'était comme une moisson. Et on était les moissonneurs.

La plupart d'entre nous étaient des hommes de l'Ouest, et, comme je l'ai dit, des vétérans de la guerre civile. Tout désœuvrés, on cherchait l'aventure, et on se sentait claustrophobes à être coincés dans des maisons et dans des villes après l'aventure de la guerre. Et la plupart d'entre nous étaient jeunes. Moi par exemple, j'étais tout juste un peu plus qu'un gosse,

mais à cette époque, sur la Frontière, les hommes mûrissaient tôt et je me sentais parfaitement comme un homme en 1872. Certains des coureurs étaient des hommes plus vieux, et parmi eux il y avait des trappeurs qui avaient vu le castor disparaître et qui voulaient se faire des dollars n'importe où ça leur était possible.

Au début, ces vieux coureurs, avec leur jugement plus mûr et leur expérience, s'en tiraient mieux. Ils avaient du savoir-faire. Mais avec le temps, nous, les plus jeunes, on a appris les ficelles et on s'est bien débrouillés.